

VOLTAIRE

A FRANCFORT,

Comédie anecdotique en un Acte, mêlée de Couplets;

PAR

MM. OURRY ET BRAZIER.

Représentée, pour la première fois,
SUR LE THEATRE DU PALAIS-ROYAL,
le 8 Juin 1831.

—
PRIX: 1 FR. 50 C.
—



Paris.

R. RIGA, LIBRAIRE,
FAUBOURG POISSONNIÈRE, n° 1.
J.-N. BARBA, PALAIS-ROYAL.

1831

131531-B

Personnages.

Acteurs.

VOLTAIRE (cinquante-huit ans).

MM. LEPEINTRE aîné

DUCORNET, valet-de-chambre chansonnier (trente-cinq ans).

PAUL.

SOTTENDORFF, résident de Prusse.

REGNIER.

BERNARD, consul de France à Francfort.

DORMEUIL.

MADAME MULLER, aubergiste.

M^{me} BAROYER.

LISBETH, servante de l'auberge.

PERNON.

DEUX GRENADIERS ALLEMANDS.



La scène se passe dans une auberge de Francfort.

VOLTAIRE A FRANCFORT.

(Le théâtre représente une salle de l'auberge.)

SCENE PREMIERE.

MADAME MULLER, LISBETH.

(Madame Muller est assise devant une espèce de comptoir. Lisbeth est debout devant elle.)

MADAME MULLER.

Allons, je ne suis pas mécontente, la semaine a été bonne.

LISBETH.

Je le crois bien : pendant la foire de Francfort, on ne savait ici auquel entendre.

MADAME MULLER.

Est-ce que tu t'en plains ?

LISBETH.

Mais, dame, ça me fatigue.

MADAME MULLER.

Oui ; mais quand tu comptes l'argent de tes profits ?..

LISBETH.

Ah ! dame, ça me délasse.

MADAME MULLER.

Voyons si tu es bien riche.

(Elle renverse sur la table l'argent qui est dans un tronç.)

LISBETH.

Oh ! meinn Gott , que d'argent !

MADAME MULLER.

Et même de l'or, un Frédéric ! Qui donc a pu te traiter si généreusement ?

LISBETH.

Je serais fort embarrassée de vous le dire. C'est tout de même ben gentil à voir.

(Elle étale les pièces sur la table.)

MADAME MULLER.

Dis-moi, mon enfant, es-tu entrée ce matin chez ce monsieur qui est arrivé avant-hier de Berlin ? Je parie que tu l'auras oublié ?

LISBETH.

Est-ce que l'on peut oublier quelqu'un qui vous trouve gentille ? J'y ai été ce matin ; mais il m'a dit de ne pas le déranger. Il lisait tout haut ; il faisait des gestes, il était de là...

(On entend sonner dans l'intérieur.)

MADAME MULLER.

Eh bien ! mademoiselle, vous entendez.

LISBETH, *en sortant.*

On y va, on y va.

SCENE II.

MADAME MULLER, *seule.*

Dans un état comme le nôtre, il faut une attention perpétuelle... Nous voyons parfois des gens si singuliers. (*Voyant Ducornet qui entre.*) En voilà un, par exemple, dont la tournure est assez bizarre.

SCENE III.

MADAME MULLER, DUCORNET.

DUCORNET.

Pourrait-on parler à la maîtresse de la maison ?

MADAME MULLER.

Que voulez-vous, mon ami ?

DUCORNET.

Madame, voilà ce que c'est... comme vous tenez l'auberge de la Poste, il arrive chez vous quelquefois des voyageurs.

MADAME MULLER.

Assurément... après ?

DUCORNET.

De façon que je viens me recommander à vous pour me placer, et, de préférence à Francfort, parce que j'ai l'espérance d'y retrouver une petite Allemande dont je suis fou.

MADAME MULLER.

A la bonne heure ! il est franc ! Et que savez-vous faire ?

DUCORNET.

Si vous me demandiez ce que je ne sais pas faire, ce serait bientôt dit ; mais ce que je sais faire, ce sera plus long.

MADAME MULLER.

Dites toujours.

DUCORNET.

Vous avez le temps... Eh bien ! je sais coiffer, raser, frotter, battre les habits, tirer le vin, faire la cuisine, coudre, blanchir et repasser, cirer les bottes et faire des chansons.

MADAME MULLER.

Comment, des chansons !

DUCORNET.

Oui, madame, c'est un talent qui m'est venu d'enfance.

AIR du Château de mon Oncle.

En véritable Français,

A peine encor j'existais,



Je chantais (*bis*)
 Et romances et couplets.
 Puis je devins chansonnier ;
 Et d' mon talent le premier
 Transporté,
 Enchanté,
 Moi-même je me chantai.

J'ai chanté les fêtes,
 J'ai chanté les bêtes ;
 J'ai chanté (*bis*)
 L'hiver, l'automne et l'été :
 J'ai chanté la guerre,
 J'ai chanté misère ;
 J'ai chanté
 La gaité,
 La mort et la volupté.

Enfin j'ai chanté toujours
 Et le vin et les amours ;
 J'ai chanté
 La santé ;
 J'ai chanté
 La faculté.
 J'ai chanté la liberté...
 Mais, crac, par l'autorité,
 Un beau jour arrêté,
 Malgré moi, j'ai déchanté.

MADAME MULLER.

Quel terrible chanteur!.. Et avez-vous des répondans!

DUCORNET.

J'ai des certificats d'une trentaine de maîtres que j'ai servis, et qui tous ont été fort satisfaits de moi.

MADAME MULLER, *riant*.

Il y paraît... Mais je perds mon temps à écouter cet original. (*A Ducornet.*) Mon ami, si quelque voyageur demande un valet-de-chambre, un *factotum*, je songerai à vous. (*En sortant.*) Ah! quel original, mon Dieu! quel original!

SCENE IV.

DUCORNET, *seul*.

Cette dame a l'air de me trouver... comment dirai-je... ne le disons pas... j'ai peur qu'elle ne s'occupe pas trop de moi. Si je pouvais au moins savoir où est maintenant ma petite Lisbeth. Je la demande à tout le monde; je n'ai qu'un vœu, qu'un mot, qu'un cri: c'est Lisbeth! Lisbeth! Lisbeth!

SCENE V.

DUCORNET, LISBETH.

LISBETH, *accourant*.

Qui est-ce qui m'appelle?

DUCORNET, *étonné.*

Eh ! c'est toi, mon petit chat !

LISBETH, *de même.*

Comment, c'est toi, mon pauvre Ducornet !

DUCORNET.

Quel hasard, quel hasard heureux que je sois tombé juste dans ta maison !

LISBETH.

Et que venais-tu y faire ?

DUCORNET.

Chercher une place, mon enfant, car enfin, celle que j'ai dans ton cœur est fort agréable ; mais il m'en faut encore une autre.

LISBETH.

Ah ! sans doute ce maudit argent...

DUCORNET.

Prends bien garde à ne pas mal parler des puissances.

LISBETH.

Eh bien ! je songerai à te trouver quelque bonne place... compte sur ma protection.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VOLTAIRE, *sortant de sa chambre, un calepin et un crayon à la main.*

LISBETH.

Chut ! voilà ce monsieur qui est ici depuis deux jours... il faut que ce soit quelque grand personnage, car il se parle toujours tout seul.

VOLTAIRE, *sans les voir.*

Oui, je vais retourner en France. Frédéric m'a fait redemander le cordon de ses ordres ; je le lui renverrai... sans trop de regrets.

DUCORNET, *bas à Lisbeth.*

Lisbeth, il parle du roi... écoutons.

VOLTAIRE.

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Je suis trop vieux, je suis trop sage
 Pour m'amuser de ces colifichets...
 Je conviens pourtant qu'à tout âge,
 Comme un enfant on aime ces hochets.
 Ces cordons, criblés d'épigrammes,
 Ont à la fois nos dédains, nos amours ;
 Et, pour raison, je les compare aux femmes ;
 On en médit, mais l'on y tient toujours.

DUCORNET, *à Lisbeth.*

Ah ! on lui avait envoyé le cordon.

LISBETH, *à Ducornet.*

Quand je t'ai dit que c'était un grand seigneur.



VOLTAIRE.

Ainsi j'aurai fait le voyage de France à Berlin pour le seul plaisir de voir Sa Majesté prussienne. Mes travaux n'auront eu aucun résultat.

Ducornet , à Lisbeth.

Il paraît qu'il a travaillé pour le roi de Prusse.

Lisbeth , à Ducornet.

Il n'en est pas plus fier... tu vas voir. (*Elle s'approche timidement de Voltaire.*) Monsieur le voyageur?.

Voltaire , se retournant.

Ah! c'est vous , ma belle amie... Approchez , approchez.

Lisbeth , à Ducornet.

Comme il parle bien , hein ! (*A Voltaire.*) Je venais prendre les ordres de monsi... monseigneur ; monseigneur déjeûnera-t-il dans sa chambre , ou dans la salle commune?

Voltaire.

Je déjeûnerai seul... j'aime la solitude , mon enfant , j'en ai besoin.

Lisbeth.

Monseigneur sera obéi... Oserai-je lui demander s'il compte rester long-temps à Francfort?

Voltaire , à part.

Le moins que je pourrai , et pour cause... (*Haut.*) Mais oui , mon intention est de m'y arrêter quelque temps... Il n'y a qu'une chose qui me contrarie.

Lisbeth.

Quoi donc!

Voltaire.

C'est que le valet-de-chambre qui me sert de secrétaire n'est point encore arrivé.

Lisbeth , poussant Ducornet.

Dis donc , Ducornet , la bonne occasion!

Voltaire.

Et si je trouvais quelqu'un d'intelligent...

Ducornet , à Lisbeth.

Ma foi ! il a l'air d'un bon homme... je vais me mettre sur les rangs... présente-moi.

Lisbeth.

Justement , j'ai à proposer à monseigneur... (*Montrant Ducornet.*) Voici un bon sujet , dont il pourrait peut-être s'arranger.

Voltaire , regardant Ducornet.

C'est ce garçon là ?

Lisbeth.

Oui , monseigneur.

Voltaire.

Vous le connaissez bien ?

LISBETH, *baissant les yeux.*

Oh ! oui, monseigneur.

VOLTAIRE, *souriant malignement.*

Ah ! ah !.. et a-t-il quelques moyens ?

DUCORNET, *bas à Lisbeth.*

Si j'ai des moyens !.. hein !.. moi qui est auteur !

VOLTAIRE.

Sait-il écrire ce grand garçon-là ?

DUCORNET, *à Lisbeth.*

Tiens, si je sais écrire... moi qui est auteur !

VOLTAIRE.

Parle-t-il français ?

DUCORNET, *à Lisbeth.*

C'est trop fort pour le coup !.. enfin, c'est égal... on est exposé...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

A mes dépens vous voulez rire,
Quand je vous dis que j' suis auteur,
Vous m' demandez si j' sais écrire,
C'est être aussi par trop railleur.

VOLTAIRE.

Là, là, calmez votre colère,
Entre nous, c'est, mon cher ami,
Une demande qu'on peut faire
A bien des auteurs d'aujourd'hui.

Comment le nomme-t-on ?

LISBETH, *avec une révérence.*

Ducornet, monseigneur.

VOLTAIRE, *souriant.*

Ducornet !.. diable, c'est un nom d'homme de lettres.

DUCORNET, *s'approchant et saluant avec prétention.*

Je le suis un peu, j'ose m'en flatter.

VOLTAIRE, *le toisant.*

En vérité ?

DUCORNET.

Vous allez peut-être dire en me voyant : Comment cet homme-là n'est pas un imbécille ?..

VOLTAIRE, *souriant.*

Je ne dis pas cela.

DUCORNET.

Si vous ne le dites pas, vous le pensez, ça revient au même....
Eh bien ! monseigneur, vous voyez devant vous un homme qui
n'est pas sans quelques avantages moraux...

VOLTAIRE.

Ah ! vous avez donc quelque chose dans la tête ?

DUCORNET.

Je n'en suis pas sûr, mais je le crois.

LISBETH.

Si monseigneur se charge de Ducornet, je gagerais qu'il en sera content.

VOLTAIRE, *s'approchant de Lisbeth.*

M'en répondez-vous ?

LISBETH.

Comme de moi-même.

VOLTAIRE.

En ce cas, monsieur Ducornet peut se regarder comme attaché à mon service.

LISBETH.

Ah ! monsieur, quel plaisir vous me faites !

VOLTAIRE, *lui prenant la main galamment.*

AIR : *Vaudeville du Secret de madame.*

Tout est fini, ma belle amie ;
Je comblerai votre désir ;
Et je n'oublierai de ma vie.
Que j'ai pu vous faire plaisir.

LISBETH.

C'est drôl', vous dit' ça d'un' manière !
Vous avez' queq' chos' qui séduit ;
Et quoiqu' je n' m'y connoiss' guère,
J'vois ben qu' vous êt' un homm' d'esprit.

VOLTAIRE.

Tout est fini, ma belle amie, etc.

LISBETH ET DUCORNET.

ENSEMBLE.

De vos bontés je vous r'mercie,
Vous comblez mon plus cher désir.
Ah ! je n'oublierai de ma vie,
Combien vous { me faites
 { m'avez fait plaisir !

(*Lisbeth sort.*)

SCENE VII.

VOLTAIRE, DUCORNET.

VOLTAIRE, *à part.*

Allons, dans ma disgrâce, je suis encore heureux d'avoir rencontré ce garçon-là ; il égayera mon voyage.

DUCORNET, *à part.*

Je ne sais pas, mais cet homme-là a des manières qui me conviennent.

VOLTAIRE.

Dites-moi, mon garçon ..

DUCORNET, *le chapeau à la main.*

Monseigneur...

VOLTAIRE.

Avez-vous habité Paris ?

DUCORNET.

Mieux que cela ; j'y suis né en 1720 , dans la nuit du 25 avril... ce fut un beau jour pour ma famille.

VOLTAIRE.

Et vous avez reçu quelque éducation !

DUCORNET.

Assurément... voyant que je promettais beaucoup , on m'envoya à l'école , où j'eus le bonheur d'apprendre à lire... la nature fit le reste ; vous voyez devant vous un élève de la nature.

VOLTAIRE.

Vous aimez la poésie ?

DUCORNET.

Passionnément !.. on connaît ses auteurs anciens ; monsieur Corneille , par exemple.

VOLTAIRE.

Ah ! celui-là en vaut bien un autre !.. Et *Voltaire* , l'avez-vous lu ?

DUCORNET.

Pas encore ; mais je le connais beaucoup... de réputation... il n'est pas sans mérite.

VOLTAIRE.

Vous êtes bien bon !... moi je l'ai lu et relu plus d'une fois , car , tel que vous me voyez , je compose aussi de temps en temps.

DUCORNET.

En vérité ! (*A part.*) Tout le monde s'en mêle... Tant mieux , au surplus , nous nous entendrons mieux.

VOLTAIRE.

Tenez , voilà un manuscrit dont je voudrais une copie.

DUCORNET.

Donnez. (*Il l'ouvre.*) L'*Henriade*... Ah ! ah !.. l'*Henriade* !... sur Henri quatre , je parie...

VOLTAIRE.

C'est l'ouvrage de toute ma vie , celui que je tâcherai sans cesse de perfectionner.

DUCORNET.

Vous avez raison , il faut repasser sur son ouvrage... moi je suis fort pour repasser... et puis , il y a les conseils...

(*Parcourant le manuscrit avec importance.*)

« Sur les bords fortunés de l'antique Idalie ,
« Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie.. »

Périphrase pour désigner l'Amérique... c'est bien , c'est très-bien... mais , si je trouvais ailleurs quelques petites fautes , pourrais-je ?..

VOLTAIRE , riant.

Non , j'aime autant les corriger moi-même.

DUCORNET.

Comme vous vous voudrez !.. ce que j'en disais... Eh bien ! te-

nez, moi, j'estime les conseils, et je vais vous demander votre avis sur une de mes chansons...

VOLTAIRE.

Ah ! c'est une chanson ?

DUCORNET.

Une chanson sur l'air nouveau : *A la façon de Barbari, mon ami.*

VOLTAIRE.

Allons, mon ami.

DUCORNET.

Elle n'a que deux couplets... Il y a des personnes qui aiment mieux le premier, d'autres qui aiment mieux le second ; dites franchement votre avis. Voici le premier.

AIR : *A la façon de Barbari.*

L'Amour est un barbare enfant,

C'est un enfant barbare.

Il nous traite barbarement ;

Sa barbarie est rare...

Oui, sa bar...

VOLTAIRE, l'arrêtant.

Attendez... c'est là le premier couplet, n'est-ce pas ?

DUCORNET.

C'est le premier.

VOLTAIRE.

Eh bien ! j'aime mieux le second...

(Il va pour sortir.)

DUCORNET, l'arrêtant.

Vous avez du goût ; c'est aussi mon opinion. Je m'en vais vous chanter le second.

Même air.

Barbare amour, barbare archer...

VOLTAIRE.

Assez, assez ; tenez, toute reflexion faite, à présent, j'aime mieux le premier.

DUCORNET, à part.

Allons ! encore un jaloux !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LISBETH, MADAME MULLER au fond.

LISBETH, à madame Muller.

Je vous dis, madame, que c'est un grand seigneur... il a parlé du roi de Prusse, de ses cordons... que sais-je moi ?

MADAME MULLER.

Un moment : ceci demande attention. (*Faisant la révérence.*) Monseigneur...

VOLTAIRE.

Que me voulez-vous, madame ?

MADAME MULLER.

Nous venons prendre vos ordres , et savoir si vous voulez un appartement plus vaste , plus commode. Si celui-ci ne convient pas à monseigneur, nous en avons de plus beaux.

VOLTAIRE.

Il paraît que vous les gardiez pour une meilleure occasion... non, je resterai dans ce logement.

MADAME MULLER.

Je ne le souffrirai pas... (*A part.*) J'en ai un deux fois plus cher.

DUCORNET, *se rengorgeant.*

Dans quelle passe je me trouve !..

VOLTAIRE, *à part.*

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Je ne puis m'empêcher de rire ;
Aux honneurs laissons-nous porter.
Ah ! je n'aurai qu'un mot à dire ,
Lorsque je voudrai les quitter.

Ne trompons point leur espérance ,
Ils sont tous de trop bonne foi.
En ce moment , de ma puissance ,
Ils jouissent bien plus que moi.

LES AUTRES.

ENSEMBLE. { Monseigneur, laissez-nous dire
Tout c' que vous pouvez mériter.
En vous offrant tout, on désire
Seul'ment qu' vous daigniez accepter.

VOLTAIRE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire , etc.

DUCORNET.

(*Il sort.*)

Madame Muller, vous me ferez allumer un grand feu, j'ai à travailler pour monseigneur...

LISBETH, *à madame Muller.*

C'est moi qui l'ai placé.

DUCORNET.

Oui, ma bonne dame, je me trouve, en ce moment, valet de chambre et secrétaire... je cumule...

MADAME MULLER, *à part.*

Un secrétaire !

DUCORNET.

Allez, brave femme, allez; du feu, du feu, du feu.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

MADAME MULLER, LISBETH.

MADAME MULLER.

Quelle bonne aubaine pour notre maison, et comme ça va lui donner du relief !.. écoute donc, Lisbeth,

AIR : *Vive une femme de tête.*

Tu d'vrais tâcher de connaître
De quel pays, mon enfant,
Ce grand seigneur pourrait être :
C'est un point très-important.

LISBETH.

Il n' m'a fallu que l'entendre,
Pour d'viner ça, dieu merci.
Mais j'suis curieux d'apprendre
Si vous l' devin' rez aussi.

MADAME MULLER.

Pour peu que je m'y connaisse,
J'ai bien détaillé ses traits ;
En parlant, il rit sans cesse...
Ce n' peut pas être un Anglais.

LISBETH.

Il a de bonnes manières ;
Près des femm's il est galant ;
Il n' fum' pas, il ne boit guères...

MADAME MULLER.

Ce n' peut pas être un All'mand.
Hier, j'ai lu sur une page,
D' ses papiers que j' arrangeais,
Les mots d'honneur, de courage...
C'est peut-être un Polonais.

LISBETH.

Chercher encor s'rait folie ;
Car dès qu'il a vu mes traits,
Il m'a dit qu' j'étais jolie...
Vous voyez qu' c'est un Français.

TOUTES DEUX.

A coup sûr c'est un Français.

SCENE X.

LES MÊMES, M. BERNARD.

M. BERNARD.

Madame Muller, la maîtresse de cette maison ?

MADAME MULLER.

C'est moi, monsieur.

M. BERNARD.

Parmi les voyageurs qui se trouvent en ce moment dans votre auberge...

LISBETH.

Il n'y en a qu'un, monsieur.

MADAME MULLER.

On ne vous demande pas cela, petite sotte.

M. BERNARD.

Eh bien ! ce voyageur n'est-il pas arrivé depuis deux jours de Berlin ?

MADAME MULLER.

Oui, monsieur.

M. BERNARD.

Un homme de cinquante et quelques années ?

MADAME MULLER.

A-peu-près, je crois.

M. BERNARD.

D'une figure extrêmement spirituelle ?

MADAME MULLER.

Je ne m'y connais pas.

LISBETH.

Monsieur a bien raison.

M. BERNARD.

Il est essentiel que je lui parle à l'instant même... Veuillez l'en prévenir

LISBETH.

Il suffit, monsieur ; je vais faire votre commission.

(Elles sortent toutes deux.)

SCENE XI.

M. BERNARD, *seul.*

Quand mes fonctions ne m'en auraient pas imposé la loi, mon cœur m'eut fait un devoir de m'occuper de mon illustre compatriote... Maissilence ! le voici ; il croit n'être connu ici de personne ; laissons lui encore cette erreur.

SCENE XII.

VOLTAIRE, M. BERNARD.

VOLTAIRE, *à part, examinant Bernard.*

Que peut donc me vouloir ce monsieur ? Toute visite d'inconnus m'est suspecte en ce moment.

M. BERNARD.

Vous me pardonnerez, sans doute, le dérangement que je vous cause, quand vous en connaîtrez les motifs... Je me nomme Bernard.

VOLTAIRE.

Monsieur, c'est un nom illustré de plus d'une manière.

M. BERNARD, *souriant.*

Je le sais, je le sais !

« Dans ce pays trois Bernard sont connus... »

VOLTAIRE, *à part.*

Oh ! oh ! on me cite mes vers... prenons garde de nous trahir.

M. BERNARD.

Quant à moi, monsieur, je ne suis de la famille d'aucun de ces

Bernard... Vous voyez en moi le consul de France près la ville de Francfort.

VOLTAIRE.

Vous remplissez là, monsieur, des fonctions fort honorables.

M. BERNARD.

Sans doute, et j'en suis fier.

VOLTAIRE.

Vous avez raison.

M. BERNARD.

Il est encore d'autres devoirs dans les attributions de ma place; je suis ici le protecteur de tous mes compatriotes; et si quelqu'un d'eux se trouvait dans une position... inquiétante...

VOLTAIRE, *à part.*

Où veut-il en venir?

M. BERNARD.

Je ne vous cacherai pas que c'est en ce moment le motif de ma visite.

VOLTAIRE.

Je ne vous comprends pas. (*À part.*) Me connaîtrait-on?

M. BERNARD, *à part.*

J'ai appris que monsieur venait de Berlin?

VOLTAIRE.

C'est la vérité.

M. BERNARD.

Qu'il était Français?

VOLTAIRE.

Je m'en suis toujours fait gloire

« A tous les cœurs bien nés!... »

(*À part.*) Ah! maudite démangeaison!

M. BERNARD.

Vous citez à votre tour notre célèbre Voltaire... C'est de lui que je viens vous entretenir.

VOLTAIRE.

Ah! c'est... (*À part.*) Je ne suis pas connu.

M. BERNARD.

Parti de Berlin ces jours derniers, peut-être le même jour que vous... il ignore le danger qui l'attend ici.

VOLTAIRE.

Le danger!

M. BERNARD.

Vous savez sans doute comment il a quitté la cour de Frédéric; que ce monarque irrité contre lui, n'a voulu rien entendre... Les gazettes de Berlin en ont parlé.

VOLTAIRE.

Ah! parbleu, les gazettes... les gazettes... belle autorité! Eh bien! on répétera pourtant cela un jour!

Air : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*
 Tout couvert de mépris et d'or,
 Hier mourut Mondor.
 Dans plus d'un journal complaisant,
 On vante sa mémoire....
 Et voilà justement
 Comme on écrit l'histoire !

Même Air.

Qu'un général soit, sans effort,
 Vainqueur, avec de l'or,
 On vous imprime effrontément
 Qu'il s'est couvert de gloire...
 Et voilà justement
 Comme on écrit l'histoire !

M. BERNARD.

Ce travers n'est que plaisant ; mais il s'agit ici de quelque chose de plus sérieux... je vais vous faire une confidence importante. Ce matin, une dépêche de Sa Majesté prussienne est arrivée à son résident à Francfort ; elle contient une injonction de s'emparer de la personne de Voltaire.

VOLTAIRE, *avec feu.*

S'emparer de sa personne !.. Quel est donc son crime, que lui reproche-t-on ?

M. BERNARD.

Un attentat contre la gloire du roi.

VOLTAIRE.

Air : *Honneur aux enfans de la France !*
 Un attentat contre sa gloire !
 Dans ce rapport on se méprit ;
 Jamais Frédéric ne peut croire
 Que Voltaire ait perdu l'esprit.
 Si l'on contestait sa vaillance,
 Sa fermeté dans les revers,
 Il sait trop bien, il sait que l'univers
 Se chargerait de sa défense.

M. BERNARD.

Vous ne m'avez pas compris. Il n'est ici question que de sa gloire poétique.

VOLTAIRE.

Ah ! ah ! ceci change la thèse... ce n'est pas aussi sérieux que je le croyais.

M. BERNARD.

Vous n'ignorez pas sans doute que Frédéric fait des vers ?

VOLTAIRE.

A qui le dites-vous ?

M. BERNARD.

Pour lesquels il aurait pris au moins des conseils de notre grand poète.

VOLTAIRE, *souriant.*

Un peu d'aide fait grand bien... même aux rois.

M. BERNARD.

Eh bien ! Sa Majesté est furieuse de ce que Voltaire, en quittant Berlin, a emporté un recueil manuscrit des poésies royales, qu'elle lui avait confié.

VOLTAIRE, *à part.*

L'aurait-on placé par hasard dans mes malles ?

M. BERNARD.

Air : *Volant par ses œuvres complètes.*

Lui prendre ses vers, quel outrage !
Ce prince aimerait mieux encor
Se voir, au lieu de son ouvrage,
Ravir les fonds de son trésor.
Aussi quel courroux il éprouve !

VOLTAIRE, *avec malice.*

Ce Voltaire, méchant esprit,
En prenant ces vers, aura dit :
« Je prends mon bien où je le trouve. »

M. BERNARD.

Vous en parlez avec une chaleur de propriétaire !

VOLTAIRE, *à part.*

Ah ! maudit amour-propre ! (*Haut.*) C'est que je connais un peu le genre d'esprit de M. de Voltaire : j'ai eu occasion de le voir à Berlin.

M. BERNARD.

Ce ne sont pas les ordres que le roi a donnés contre le poète qui rendent cette affaire le plus fâcheuse.

VOLTAIRE, *un peu inquiet.*

Comment ! il y a encore quelque chose de pis ?

M. BERNARD.

Vous ne connaissez donc pas l'épître que Frédéric vient d'adresser au jeune d'Arnaud Baculard qu'il fait venir en Prusse ?

VOLTAIRE, *avec ironie.*

D'Arnaud Baculard ! Peste quelle acquisition !

M. BERNARD, *lui donnant un papier.*

Voyez seulement la fin de cette épître.

VOLTAIRE, *lisant.*

Hum ! hum !

« Mais Voltaire est à son couchant,
« Et vous êtes à votre aurore... »

(*Avec colère.*) Voltaire à son couchant !.. Ah ! parbleu, je lui prouverai...

M. BERNARD, *souriant.*

Enfin, j'ai donc votre secret !

VOLTAIRE.

Oui, monsieur, je suis Voltaire, qui n'est pas encore si baissé, quoi qu'en dise le Salomon du Nord.

AIR : *Vaudeville de haine aux femmes.*

Eh quoi ! Voltaire à son couchant ,
 Et Baculard à son aurore !
 Que me réserve-t-il encore ,
 Après ce contraste offensant ?
 Et c'est un disciple que j'aime ,
 C'est un roi qui , pour m'indigner ,
 Ose écrire un pareil b'asphème !..
 Ah ! qu'il se mêle de régner ! (*Bis.*)

M. BERNARD.

M. de Voltaire, qu'un juste dépit poétique ne vous fasse pas oublier la position où vous vous trouvez. Frédéric a donné des ordres sévères contre vous ; et, vous le savez, ce sont toujours les mieux exécutés... Heureusement le résident de Prusse dans cette ville est un homme un peu...

VOLTAIRE.

Simple, j'entends.

M. BERNARD.

Toutefois, prenez vos précautions ; et, dans tous les cas, comptez sur votre compatriote, et sur l'un de vos plus sincères admirateurs.

VOLTAIRE, *attendant.*

Monsieur Bernard, je vous remercie pour moi, pour ma patrie.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Quel doux sentiment l'on éprouve
 Quand on voit de semblables traits !
 La générosité se trouve
 Partout où l'on trouve un Français.
 Il faut qu'en tous lieux on publie
 Des dons si noblement offerts...

M. BERNARD.

Non, je prétends qu'on les oublie ;
 N'en parlez jamais dans vos vers.

VOLTAIRE.

Quel doux sentiment, etc.

M. BERNARD.

ENSEMBLE.

Pour vous l'intérêt qu'on éprouve
 Inspire de semblables traits ;
 C'est un sentiment que l'on trouve
 Partout où l'on trouve un Français.

(M. Bernard sort.)

SCÈNE XIII.

VOLTAIRE, *seul.*

Allons, ferme, poussez, mes bons amis... Je reconnais là Mau-pertuis, Labeaumelle... Eh bien ! c'est un épisode de plus dans ma vie... De combien d'événemens, de sottises de tout genre n'ai-je pas déjà été témoin !

AIR : *des Comédiens.*

J'ai vu l'intrigue étouffer le génie,
 Les Despréaux honnis par les Pradons ;

De tout côté j'ai vu la sombre envie
 Sur les lauriers distiller ses poisons.
 J'ai vu brailler au nom de l'harmonie,
 Dérasonner au nom de la raison ;
 Plus d'un Cotin dans notre académie,
 Dubois ministre, et Voltaire en prison.
 J'ai vu ce roi qui, du siècle où nous sommes,
 Qui de la Prusse est l'orgueil à la fois,
 En écrivant sur le bonheur des hommes,
 En immoler cent mille à ses exploits.
 J'ai vu jadis, entrant dans la carrière,
 Mon Henri quatre à Londres exilé ;
 Pour Marivaux j'ai vu quitter Molière,
 Et Crébillon à Corneille égalé.
 J'ai vu Fréron, des filles de mémoire
 Se proclamant l'interprète et l'appui,
 A tout venant distribuer la gloire,
 Et sottement ne rien garder pour lui.
 J'ai vu l'amour banni par nos coquettes,
 Et le bon sens banni par nos rhéteurs,
 Des rimailleurs se croire des poètes,
 Et des pantins se croire des acteurs.
 Mais un Colbert, illustrant sa patrie,
 Un Catinat, dont l'œil a tout prévu,
 Nouveau *Tartufe* et nouvelle *Athalie*...
 Voilà, voilà ce que je n'ai pas vu !

SCÈNE XIV.

VOLTAIRE, DUCORNET.

DUCORNET, *accourant avec le manuscrit de la Henriade à la main.*

Je vous demande bien pardon, monseigneur ; mais il y a là quelque chose qui me chiffonne... Attendez, je vais chercher le passage. (Il feuillette le manuscrit.)

VOLTAIRE, *sans s'occuper de lui.*

Allons tout préparer pour mon départ, si on m'en laisse le temps. (Il rétro.)

SCÈNE XV.

DUCORNET *seul, le croyant encore là.*

Ah ! m'y voici... tenez, c'est cet endroit qui me paraît un peu louche... regardez... Eh bien ! il est parti... n'importe, je ne puis pas laisser passer ce vers là comme il est. (Il lit.)

« Là, sur des trônes d'or, Charlemagne et Clovis. »

Je vois bien que c'est une distraction de l'auteur... Charlemagne et Clovis... mettre la seconde race avant la première... c'est, j'ose le dire, mettre la charrue... Au fait, qu'est-ce que je risque de lui proposer une petite correction ? Voyons un peu comment je pourrai arranger cela.

(Il s'assied à une table et réfléchit.)

SCÈNE XVI.

DUCORNET *sur le devant*, SOTTENDORFF *au fond*, avec deux grenadiers prussiens et ensuite LISBEHT.

LE RÉSIDENT, *aux grenadiers.*

Placez-vous là, vous autres, et attendez mes ordres. (*A part.*)
C'est donc ici, dit-on, qu'est descendu monsieur de Voltaire.

DUCORNET, *sans le voir.*

Il n'y a que cette chienne de rime qui fait la difficulté... sans la rime, moi, je ferais des vers comme un autre fait de la prose.

LE RÉSIDENT, *l'observant.*

Un manuscrit... un air pensif... serait-ce mon homme ?

DUCORNET, *sans le voir.*

Enfin c'est égal, il faut que je trouve là un vers quelconque...

LE RÉSIDENT, *à part.*

Il se gratte le front... c'est un homme de lettres.

DUCORNET, *à part.*

Je pourrai toujours me flatter d'avoir travaillé à la *Henriade*.

LE RÉSIDENT, *à part.*

La Henriade!.. plus de doute, c'est monsieur de Voltaire... abordons-le... (*Haut.*) Monsieur, je suis désespéré.

DUCORNET, *l'écartant de la main.*

Un moment... ne me faites pas perdre mes idées.

LE RÉSIDENT.

Monsieur, je suis fâché de vous déranger...

DUCORNET, *idem.*

Paix donc, vous dis-je; quand on travaille...

LE RÉSIDENT.

Mais vous voyez en moi le résident prussien Sottendorf.

DUCORNET, *idem.*

Soti... Sottin... qu'est-ce que ça me fait à moi.

LE RÉSIDENT.

Qui malheureusement est chargé de vous faire arrêter...

DUCORNET, *sautant sur sa chaise.*

Me faire arrêter!... Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie-là ?

LE RÉSIDENT.

Hélas ! la chose n'est que trop sérieuse, et l'ordre de Sa Majesté prussienne...

DUCORNET, *se levant et ôtant son chapeau.*

Sa Majesté!

LE RÉSIDENT.

Oui, monsieur, je dois d'après les notes qui me sont transmises...

d'après l'instruction que j'ai reçue.... Ah ! mon dieu, est-ce que j'aurais perdu mon instruction ?

DUCORNET.

Suis-je bien éveillé?.. je vous demande un peu ce que moi, troubadour domestique, je puis avoir à démêler avec le grand Frédéric!.. moi prisonnier d'état ?

LISBETH, *entrant.*

Ah ! mon Dieu, prisonnier d'état... j'en apprend de belles ! comment, c'est vous qui vous faites arrêter...

DUCORNET.

Arrêtez, intéressante amie ! me ferais-je à moi-même une farce désagréable ?

LE RÉSIDENT.

Jeune fille, éloignez-vous de l'accusé.

LISBETH, *pleurant de nouveau.*

Accusé !.. Ah ! voyez-vous, monsieur, que vous êtes accusé !

LE RÉSIDENT :

Ah ! ah ! il paraît que vous connaissez le prévenu.

DUCORNET.

Oui, c'est ça, prévenu... si on m'avait prévenu... du diable, si je serais ici !

LISBETH, *au résident.*

Mais, de grâce, monsieur, qu'est-ce qu'il a donc fait ?

LE RÉSIDENT.

Ce qu'il a fait !.. Ah ! M. de Voltaire peut vous le dire mieux que moi... demandez-lui.

DUCORNET, *regardant derrière lui.*

C'est à moi que vous parlez !

LE RÉSIDENT, *ôtant son chapeau.*

Oui, M. de Voltaire, vous êtes découvert.

DUCORNET.

Couvrez-vous donc, brave homme.

LISBETH.

Mais, M. le résident...

LE RÉSIDENT.

Monsieur, vous ne pouvez ignorer tous les griefs du roi mon maître contre vous.

DUCORNET.

Diable m'emporte, si je m'en doute !.. Comment, je suis Voltaire, moi ?

LE RÉSIDENT.

Et qui donc ? c'est peut-être moi, par hasard !

DUCORNET.

Je ne dis pas ça.

LISBETH.

Mais, monsieur Sottendorff, vous êtes dans l'erreur... celui que vous arrêtez, c'est mon amant, c'est Ducornet.

LE RÉSIDENT.

Ducornet! Ducornet! Qu'est-ce que c'est qu'un nom comme cela?.. Ah! je crois que l'on veut se moquer de la diplomatie dans ma personne... Mais je saurai soutenir l'honneur du corps.

AIR: *Vaudeville des Mauvaises Têtes.*

Il est plus d'un renseignement
Qu'avant tout il faut qu'on recueille ;
Saisissons d'abord prudemment
Ses papiers et son portefeuille.

DUCORNET, *les lui remettant.*

Je m'y soumetts très-volontiers.
(*A Lisbeth.*) Laisse-les m'emmener, ma chère.
Ils s'ront bien attrapés, j'espère,
Quand on visit'ra mes papiers,
On verra qu' je n' suis pas Voltaire.

LE RÉSIDENT.

C'est ce que l'on verra, monsieur, c'est ce que l'on verra!

DUCORNET, *à Lisbeth.*

Cependant il est bon de savoir... (*Il s'approche du résident.*) Monsieur Sottendorff, dites-moi, en ami, je vous prie, où croyez-vous que cette affaire-là puisse me mener?

LE RÉSIDENT.

Mais... ça pourrait vous mener à la forteresse de Custrin... où à celle de Spandau... une petite détention paternelle...

DUCORNET, *effrayé.*

Diable! quelle paternité!.. Ah ça! plus de plaisanterie... Je ne suis plus Voltaire... Oui, je le dirai, je le crierai... Je ne suis pas Voltaire... je ne suis pas Voltaire !..

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, VOLTAIRE.

VOLTAIRE, *sortant de sa chambre, une plume à la main.*

Quels sont donc les barbares qui troublent ainsi mes travaux?..

LE RÉSIDENT, *sans le voir, à Ducornet.*

Ah! monsieur de Voltaire, monsieur de Voltaire!..

VOLTAIRE, *se présentant.*

Que me voulez-vous, monsieur?

LE RÉSIDENT, *surpris.*

En voici bien d'une autre !.. Deux Voltaire à présent!

DUCORNET.

Je vois tout, je devine le reste... C'est celui-là qui est le vrai. (*Il se jette à ses pieds.*) O homme prodigieux! pardonne-moi une méprise à laquelle, je l'avoue, je n'avais pas perdu...

LE RÉSIDENT, *examinant ses papiers.*

Effectivement, l'âge se rapporte beaucoup mieux... (*Il regarde Voltaire.*) Et puis, il y a dans cette figure-là bien plus de... Et ce nez, surtout... Oh! ce nez, c'est le cachet du talent. (*à Voltaire.*) Monsieur de Voltaire, je suis le résident de Prusse... Vous savez ce que me prescrivent mes devoirs. Du reste, il dépend de vous d'être bientôt mis en liberté... Il suffit pour cela, que vous me remettiez l'œuvre de poésie du roi mon maître.

VOLTAIRE.

Peste soit de l'œuvre de poésie! Monsieur, je fais faire des recherches dans mes effets, et si ce bel œuvre se retrouve...

LE RÉSIDENT.

En attendant, il faut que je m'acquitte de ma mission... Vous ne m'en voulez pas, j'espère?

VOLTAIRE.

Du tout... Et pourquoi?

AIR : *Rassurez-vous, je me mets à ma place.*

Irai-je m'en prendre à la pierre
Que me jette un enfant malin.
Me fâcher contre la barrière
Que l'on plaça sur mon chemin?
Vous n'êtes, diplomate honnête,
Que le bras qu'on a fait mouvoir;
Et ne devant accuser que la tête,
Je ne puis pas vous en vouloir.

LE RÉSIDENT.

On ne peut pas être plus poli que cela!.. Mais je ne dois pas me laisser séduire... Ainsi, monsieur, je vais vous emmener...

DUCORNET.

Emmener monsieur de Voltaire, le vrai Voltaire cette fois... Oh! nous ne le souffrirons pas... Dis comme moi, Lisbeth...

LISBETH, *forçant sa voix.*

Non, nous ne le souffrirons pas...

LE RÉSIDENT.

Rebellion complète!.. (*Aux grenadiers.*) Soldats, réprimez cette insurrection menaçante... (*Un soldat retient Ducornet et l'autre Lisbeth.*) Et vous, monsieur de Voltaire, veuillez à l'instant me suivre...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, M. BERNARD.

M. BERNARD

Non pas... Veuillez rester, M. de Voltaire... Et vous, M. le résident, remettez-moi sur le champ votre illustre prisonnier.

LE RÉSIDENT.

Comment! M. Bernard, le consul de France se permet d'inter-

venir! Vous voulez donc causer une guerre entre nos deux puissances; songez que j'ai là des ordres du roi de Prusse.

M. BERNARD, *montrant une dépêche.*

Le grand Frédéric les révoque.

VOLTAIRE.

J'en étais sûr; il y a toujours de la ressource avec les gens d'esprit!

LE RÉSIDENT.

Mais, monsieur, cette lettre si formelle que j'ai reçue... Me prend-t-on ici pour un imbécille?

DUCORNET, *lui remettant une lettre cachetée que vient de lui donner M. Bernard.*

Voilà votre paquet.

LE RÉSIDENT.

Oui, c'est bien la griffe du roi mon maître, j'ai l'honneur de la reconnaître.

M. BERNARD, *à Voltaire.*

Voici, de plus, un billet que je remets à son adresse.

VOLTAIRE, *lisant l'adresse.*

Viro immortalis... Allons, voilà un roi devenu courtisan. (*Il lit.*)
« Mon cher Voltaire, point de rancune; revenez près de votre ami... »
Non, non, Frédéric, il est trop tard.

AIR : *En amour comme en amitié.*

Je ne veux plus porter vos fers.
« Adieu, grand homme, adieu, coquette. »
Je vais, pour l'étude et les vers,
Me choisir, loin de vous, quelque douce retraite.
De l'amitié vous empruntiez la voix;
Je lui vouaimon existence...
Un jour se montra la puissance...
On ne m'y prendra pas deux fois!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MADAME MULLER, HABITANS DE FRANCFORT DES DEUX SEXES, *portant des fleurs, des lauriers, etc.*

LES HABITANS.

Voltaire!.. Voltaire!.. Où est-il?

MADAME MULLER.

Oui, mes amis, c'est bien lui que j'ai l'honneur de posséder dans mon auberge... Le voici.

CHOEUR.

AIR : *La pastourelle*

Toi, dont chacun renomme
Les talens créateurs,
Reçois de nous, grand homme,
Ces lauriers et ces fleurs.

UN MINISTRE PROTESTANT, *offrant une couronne de lauriers.*

C'est à l'auteur d'*Alzire*
Que j'offre ces tributs.

UNE FEMME, *offrant une couronne de roses.*

A l'auteur de *Zaïre* !

UN ÉLÈVE D'UNIVERSITÉ, *offrant une couronne civique.*

A l'auteur de *Brutus* !

CHOEUR.

Toi dont chacun renomme, etc.

(*Ils entourent Voltaire qu'ils chargent de leurs offrandes.*)

VOLTAIRE, *attendri.*

Mes amis, mes amis... vous voulez donc me faire mourir?..

M. BERNARD.

Heureusement, c'est la chose impossible !

LE RÉSIDENT.

Je vois qu'il faut ici déployer toute mon éloquence.... (*A Voltaire.*) O vous qui... O vous que...

VOLTAIRE.

Ah ! de grâce, monsieur l'ambassadeur, en qualité de simple particulier, dispensez moi de la harangue ! (*Ici on lui apporte un volume richement relié.*) Et, tenez, voici précisément l'objet de vos réclamations ; l'œuvre de poésie du roi votre maître. (*Le résident le recoit à genoux.*) Je le disais bien, cet imbécille de valet prussien l'avait mis dans mes paquets, dans le linge à blanchir.

DUCORNET.

Eh mais ! ce n'était pas si mal placé.

VOLTAIRE.

Pas si bête ! pas si bête !

DUCORNET.

Monsieur de Voltaire, j'ai eu l'honneur d'être votre remplaçant.

VOLTAIRE.

Ah ! c'est juste, et comme le poste était dangereux, je vous dois bien un dédommagement... (*Il donne une bourse à Lisbeth.*) Voilà une jeune fille qui se chargera de vous offrir, avec sa main, une petite indemnité.

LISBETH.

Avec plaisir, monsieur.

VOLTAIRE.

Je veux de plus, faire tous les frais de la noce... sauf les couplets de rigueur... cela regarde monsieur Ducornet.

DUCORNET.

Oui, oui, à la façon de Barbari....

VOLTAIRE.

Mon ami..

VAUDEVILLE.

REPRISE DU CHOEUR.

Toi dont chacun renomme, etc.

VOLTAIRE.

AIR : *La sentinelle.*

Près de Ninon , jadis avec bonté
 On accueillit Voltaire à son aurore ;
 A la Bastille il fut par vous fêté ,
 Puis à Ferney sut nous charmer encore.
 Ah ! maintenant daignez le protéger,
 Quand on l'arrête en Germanie.
 A tout Français , que le danger
 Menace en pays étranger,
 Est dû l'appui de sa patrie.

CHOEUR.

FIN.